

Richard Abibon

Les trois temps de la parole.

A propos de « Le Rire », de Martin Laroche (scénario et réalisation)

« Le Rire » du québécois Martin Laroche, m'a fait penser au célèbre « Mulholland drive » de David Lynch. Une personne en devient une autre en passant dans le miroir, une autre se trouve là où elle ne devrait pas être, on ne sait comment. Certains moments du film semblent suivre la logique rêve. Et comme je ne suis pas le rêveur, je n'ai pas tout compris, comme je n'avais pas tout compris de Mulholland Drive. Cette incompréhension a dérouté bon nombre de critiques de film qui mettent cela sur le compte d'une incohérence scénaristique du réalisateur. Par ailleurs, nombreux sont ceux qui trouvent les dialogues longs et ennuyeux. C'est cette injustice qui m'a poussé à écrire.

Bien sûr j'ai été dérouté, j'ai eu du mal à suivre. Mais à ma grande surprise, les très longs dialogues, où il ne se passe rien d'autre qu'un échange de parole, m'ont profondément ému. Je n'ai ressenti aucun ennui, à aucun moment. Tout se passe comme si une partie du scénario était parfaitement cohérente et compréhensible, tandis que l'autre reste dans le mystère et l'obscurité.

Je vais tenter de dire ce que j'ai compris, que je n'ai lu sous la plume d'aucun critique.

Au début du film, nous assistons à la mort horrible d'une vieille femme dans un hôpital. Elle est en présence de sa fille et ne cesse de proclamer qu'elle est seule, qu'elle a peur et qu'elle ne veut pas mourir. Bon, elle meurt quand même et la caméra se déplace dans les couloirs où vaquent des infirmiers accompagnant des malades. Soudain, les béquilles volent en l'air, les chaises roulantes deviennent inutiles, infirmiers et malades, sur une musique entraînante, entament un ballet aussi léger que dynamique.

Après, on n'entendra plus parler de cette femme ni de cette fille. Il faut donc lire ce prologue comme une métaphore. De quoi ? vivons gaiement la mort ? peut-on rire de tout ?

Puis ça empire. Nous assistons à une extermination de masse, dans les conditions exactes de la shoah, mais de nos jours, au Québec. Des soldats amènent brutalement les gens dans un lieu isolé, les font se déshabiller entièrement, puis les amènent dans les bois vers une immense fosse où s'entassent déjà les cadavres, bien alignés. Ils les font descendre dans la fosse et les obligent à se coucher sur les cadavres. Ensuite, c'est une balle par personne, pour éviter de gaspiller les munitions. Valérie, terrorisée, tient la main de son chum, le voit mourir, et ... ne meurt pas. Elle recevra encore un cadavre sur son dos, et quelques pelletées de terre. A la nuit, au prix de bien des difficultés, elle pourra s'extirper de là.

Voilà. C'est donc une survivante, par chance, par exception. De nombreux critiques accusent ici une incohérence de scénario : on aimerait savoir pourquoi cette guerre civile au Québec, et pourquoi après de telles horreurs la société est devenue si calme, sans conflit, comme si rien ne s'était passé.

Pourtant deux autres séquences me semblent donner la clef de la chose. Dans la première, une autre femme vient s'installer dans un café peuplé à moitié de gens normaux et habillés normalement, l'autre moitié des chaises étant occupée par des personnages nus auxquels s'accrochent des restes de terre. La femme engage la conversation avec son partenaire homme, nu, terreux et apathique, aux geste lents et maladroits. Elle fait mine de ne pas s'en apercevoir. D'ailleurs, elle est la seule à parler.

Et j'ai compris ceci : nous vivons sur une société d'après la shoah, et quelques autres massacres, sachant que la shoah a dépassé tout ce que l'imagination aurait pu construire. Même si nous sommes nés bien après, nous sommes tous des survivants, mais nous affectons de vivre comme si de rien n'était, comme ces gens qui dansent dans l'hôpital après la mort de la vieille

femme. Cet épisode généralise d'ailleurs le propos : nous vivons sur la mort de nos parents et de nos grands-parents, qu'ils aient été exterminés ou pas. Certes, mais quand même, la shoah était exceptionnelle par son ampleur et par la forme industrielle qu'a pris le massacre. Au-delà des singularités, ça a eu un impact sociétal indéniable. Et les morts vivent parmi nous comme des zombies, même si nous affectons de ne plus y penser. D'où le succès des films de zombies ; mais celui-ci est d'une portée bien différente.

Alors le problème, ce n'est pas l'origine de cette guerre civile au Québec. Celle-ci est pure fiction destinée à nous plonger ici et maintenant dans le massacre qu'ont vécu nos parents et grands-parents. C'est comme un rappel de mémoire. Ce qu'ils ont vécu, Valérie, notre contemporaine, l'a vécu dans sa chair.

L'autre séquence explicative de la chose, c'est lorsque Gabriel, le nouveau chum de Valérie, est tout d'un coup pris d'une crise de vomissement. Il vomit... de la terre. Tout se passe donc comme s'il était une résurrection de Samuel, le chum que Valérie a vu mourir sous ses yeux dans la fosse. Ce qu'il vomit, dans le fantasme de Valérie, c'est le souvenir de cet horrible épisode. Elle aussi, elle affecte de vivre normalement, mais l'inconscient se charge de lui rappeler par moment ce qu'elle a vécu. Il le fait sous la forme la plus extrême du reflux : c'est pas moi, c'est l'autre, et malgré cela, je le vomis avec force.

A un autre moment, alors qu'ils font l'amour, et qu'elle passe sa main sur sa nuque, elle la retire pleine de sang. Encore une fois, Gabriel est une réminiscence de Samuel mort d'une balle dans la nuque.

D'ailleurs, elle est aide-soignante dans une résidence pour personnes âgées. Autrement dit, elle vit avec une autre sorte de zombie, ceux qui souffrent de lourds handicaps dus à l'âge et à la maladie, et qui vont bientôt mourir. Déjà un pied dans la tombe, comme on dit. Elle se lie d'amitié avec l'une des patientes, une vieille dame cultivée et qui ironise volontiers sur sa condition. Peut-on rire de tout ? Elle reste avec elle après ses heures, et c'est à elle qu'elle livrera, sans doute pour la première fois, le récit de son passage dans la fosse.

Un récit ne suffit pas, comme pour nous tous, lorsque nous faisons une analyse. Il nous faut revenir de nombreuses fois sur ce qui nous a traumatisé. Elle se retrouve soudain sur scène devant un public. A mon avis, référence assumée à « Mulholland drive ». Elle semble ne pas comprendre ce qu'elle fout là, et puis elle réalise qu'elle va devoir à nouveau raconter. Ce qu'elle fait, à la manière d'une Blanche Gardin Québécoise. C'est ce qu'est l'actrice, à l'origine. Et elle fait rire avec son expérience terrifiante. Genre : qu'est-ce qui vous passe dans la tête quand vous êtes allongé tout nu dans une fosse parmi des cadavres ? Ah ben ça dépend, moi c'était une terreur sans nom, mon chum, c'était une balle.

Voilà ce que je comprends en supplément : la valeur thérapeutique du récit, et plus particulièrement du récit public. Elle a réalisé en beaucoup moins de temps que moi le même parcours : d'abord le récit individuel, elle, à la vieille dame, moi, à mes analystes, puis nous deux, au public.

Une analysante m'expliquait que sa mère lui interdisait, petite, de dire ce qui se passait à la maison. Aujourd'hui, à 40 ans passés, elle se rendait compte que cet interdit fonctionnait encore et, à part chez moi, elle ne racontait jamais les abus dont elle avait été victime. Je l'ai encouragée à sortir de ce silence et à ne pas hésiter à en parler dans des réunions amicales, car c'est une façon de « faire son trou » : se faire reconnaître socialement pour ce qu'on est du fait de son histoire. La reconnaissance du psychanalyste, à mon avis, ne suffit pas. Il faut se servir de ce qu'on a appris sur soi pour se faire valoir soi-même en société. Bon, j'ai dit « il faut » mais je le regrette aussitôt. Chacun fait bien comme il veut, et je n'en ferais sûrement pas un impératif. Je peux juste témoigner de ce que ça a eu de curatif sur moi-même, et de positif pour l'avancée de la théorie. Je peux témoigner en plus du tabou qui fonctionne sur ce « parler de soi », plus particulièrement dans les universités et les écoles de psychanalyse, là où, justement, cette transmission serait la plus nécessaire.

Il y a sans doute quelque chose de cela dans les à côtés de l'histoire principale du film. Cette femme âgée, directrice ou présidente d'une grande entreprise, qui raconte comment, un matin, en se regardant dans le miroir, ce n'était pas elle. C'était une vieille femme dans un hospice pour personne âgées. La vieille femme que Valérie avait prise en amitié. Je l'interprète ainsi : cette femme sûre d'elle, au sommet d'une des plus haute tour de Montréal, se sentant vieillir, anticipe fantasmatiquement un vieillissement encore plus important. Le récit qu'elle en fait à une amie ne suffit pas. Elle se rend dans l'hospice en question et tue la vieille femme qu'elle ne veut pas devenir. Avec elle, ça ne rigole pas. Elle viendra même à l'enterrement, profondément émue, mais muette. Encore une qui va devoir vivre sur un cadavre.

Et puis il y a la très longue séquence de rencontre entre Valérie et le soldat chargé de la tuer, elle. Après la guerre, le voilà boulanger, dans son quartier. Tranquillement, sans être inquiet. Je me suis dit que Martin Laroche réinventait dans le Québec moderne des rencontres qui ont pu avoir lieu après la 2^{ème} guerre mondiale, partout en Europe, mais plus particulièrement en Allemagne. Tous les SS ne sont pas morts, ni tous les nazis, et il a bien fallu les réintégrer à la société. Nous ne vivons pas qu'avec les morts, nous vivons aussi avec leurs assassins et leurs descendants.

Cet entretien est très long, et totalement bouleversant. Oui, il a fait exprès de la rater, parce qu'il ne pouvait pas. Il était déjà boulanger avant, il a été enrôlé de force. Il a quand même choisi d'être dans la police, pensant qu'ainsi il ne serait pas sur le front. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demande des choses pareilles. Il n'a pas pu protester, refuser ? ben, non, c'était comme ça, c'était les ordres, argument qu'on a entendu mille fois de la bouche des anciens nazis. Oui, il a quand même tiré sur l'homme qui s'est couché sur Valérie. Aucune logique si ce n'est inconsciente : Valérie est une femme et elle est jolie. Il pleure, il n'arrive pas à vivre avec son sentiment de culpabilité. Chacun sa croix, sauf les morts qui n'ont plus rien à porter.

Dans un pays nordique, je ne sais plus où, c'est devenu une technique répandue de confronter les victimes avec leurs bourreaux, afin qu'ils s'expliquent. Il paraît que c'est efficace. Pour qui, pourquoi ? je ne sais. Je ne vais pas parler de ce que je ne connais pas.

Certains critiques ont dit que cette scène était ennuyeuse et hautement invraisemblable. Pour moi elle était passionnante et parfaitement dans la logique de rêve du film. Combien de victimes auraient eu envie d'entendre leur bourreau s'expliquer, pleurer, et avouer son immense sentiment de culpabilité ? moi-même, ayant eu un soupçon de viol perpétré sur moi par mes frères, j'aurais bien aimé avoir le fin mot de l'histoire. Mais je n'ai même jamais osé leur en parler. J'étais sûr qu'ils allaient nier, alors, à quoi bon ? donc j'aurais pu rêver d'un tel entretien où c'est le bourreau lui-même qui se présente à la maison de la victime pour dire ses regrets et demander ce qu'il peut faire pour réparer. Peut-être une façon de trouver le chemin vers le rire.

Mais dans le film, là, on ne rit plus du tout. On pleure, et ça fait rivière. Troisième récit pour Valérie, mais cette fois, en direct avec l'autre protagoniste. Je dirais volontiers, comme ça : un premier récit pour les signifiés, celui fait à la vieille dame. Les lieux, les faits, voilà. Un second récit au théâtre, libérant le rire. Une façon de se récupérer, de se socialiser, même si le rire n'est peut-être que l'envers de ce qui viendra dans le troisième récit : le flot de larmes. Ce n'est pas à conserver comme une technique ordonnée. C'est juste pour montrer l'importance des affects dans le moment des récits. Il ne s'agit pas que du signifiant, et même si les signifiés sont d'une importance capitale, les affects à eux accrochés sont ce qui leur donnent toute leur valeur.

Ceci donne sans doute l'explication d'une autre bizarrerie du film. A l'hospice, dans une chambre voisine à celle de la vieille complice de Valérie, une autre femme, bien plus jeune, ne cesse de pleurer. Elle ne mange plus, elle pleure. Quand Valérie lui demande ce qui ne va pas, elle n'obtient pas de réponse. Un jour en rentrant chez elle, Valérie trouve cette femme chez elle, pleurant dans un coin. Première explication, que je calque sur certaines de mes expériences : elle ramène du travail à la maison. Comme lorsque je rêve de mes analysants. Nos

métiers n'ont pas d'heure. Deuxième explication : cette femme, c'est elle même, qui ne peut pas pleurer dans sa nouvelle vie avec son nouveau chum. Elle a expulsé d'elle-même son avatar mélancolique. Ça lui permet de se maintenir en vie, à peu près normalement. C'est pas moi, c'est une autre. Mais ça donne une idée de l'immensité de son chagrin.

Encore une bizarrerie avec laquelle j'ai eu du mal. Une autre vieille femme de l'hospice est suivie sans cesse par un homme plus jeune, silencieux, équipé de pinceaux et de pots de peinture. Il est toujours derrière elle et elle n'a pas l'air de s'en apercevoir. Pourtant il passe son temps à envoyer des jets de peinture partout, et même à la caresser de son pinceau imbibé de couleurs, délicate métaphore d'un acte sexuel. Après un entretien dans une chambre, celle-ci ressemble à une toile de Pollock sans que personne n'ait l'air de le remarquer. Pourtant elle parle de son fils qui ne vient plus la voir et qui a dit qu'il préférerait la voir morte. Ben voilà : elle, elle a pris les devants, elle vit avec le cadavre imaginaire de son fils, artiste raté. Elle n'a pas réussi à s'en séparer, raison pour laquelle son fils a souhaité sa mort. Du coup, son fils remplit sa vie et colore l'ensemble de son espace vital sans qu'elle ait d'autres préoccupations. Ici les sentiments sont donc représentés par la peinture. Le fait qu'elle s'exprime essentiellement en jets indique l'origine sexuelle des sentiments. Mais elle ne s'en aperçoit pas : le réalisateur nous fait juste voir ce qui se passe dans l'inconscient.

C'est là où la mort donne la main à la sexualité spécialement dans le cadre de l'inceste.

Mardi 18 août 2020